

Ce n'est pas l'homme qui prend la mer, c'est la mer qui prend l'homme

Le jeune homme déambule, seul, une torche à la main, dans les couloirs du Louvre. Il est étudiant en histoire de l'art le jour, gardien de musée la nuit. Depuis trois ans il arpente ces lieux dans ses moindres recoins. Pas une salle qu'il n'ait visitée, pas un tableau qu'il n'ait contemplé au moins une fois. Trois ans qu'il plonge son regard dans le passé, qu'il est poursuivi par ses peurs, hanté par ses souvenirs. Chaque nuit ses pas le ramènent presque malgré lui devant un tableau, toujours le même. Comment pourrait-il le décrire ? Fascinant jusqu'à l'obsession, dérangent, tellement réaliste, tellement effrayant. Le faisceau de la lampe tremble et s'attarde sur la toile, faisant ressurgir un visage des ténèbres, ramenant un corps inanimé à la vie, avant de se figer. Ce personnage qui domine tous ses compagnons d'infortune, à moitié nu sous des guenilles qui laissent apparaître une peau couleur d'ébène, c'est lui, Bachir, qui se revoit, trois ans plus tôt. ...

C'est pour cette nuit. Après plusieurs tentatives avortées, cette fois sera la bonne, il en est persuadé. Parce que c'est une nuit sans lune et sans étoile, qu'on n'y voit pas à trois mètres, et que c'est par des nuits comme celle-ci que l'on s'enfuit. Toujours. Ils sont nombreux à piétiner le sable de cette plage. Le silence est total, hormis le bruit des vagues qui viennent se fracasser sur le rivage tout proche. On les a bien prévenus : au moindre bruit ils pourront dire adieu à leurs rêves d'évasion. L'attente est longue, interminable, angoissante. Insensiblement, presque instinctivement, les membres de la famille, du moins ce qu'il en reste, se sont serrés les uns contre les autres. Pour garder un peu de chaleur, pour faire cesser les tremblements qu'on ne contrôle plus, pour ne pas avouer la peur qui noue le ventre. Il y a le père qui porte sur ses épaules le fardeau de la décision, la mère, toute recroquevillée, qui emporte avec elle ses doutes et ses prières, qui se retient de pleurer car pour l'instant il faut paraître fort devant les enfants. Les enfants, justement, ils sont deux : il y a Bachir, le garçon, à peine sorti de l'adolescence mais déjà un homme, et Samira, qui vient se blottir dans les bras protecteurs de son grand-frère, les mains crispées sur une poupée désarticulée. C'est tout ce qu'elle a été autorisée à emporter. Ses yeux innocents, agrandis par la peur, interrogent : pourquoi cette attente qui n'en finit pas ? Pourquoi ne veut-on pas lui dire pourquoi et où ils partent ?

Le faisceau agressif d'une lampe torche balaie soudain la surface de l'eau à quelques dizaines de mètres à peine. C'est le signal que tout le monde attendait pour s'ébranler. Il faut avancer, ne pas ralentir la marche du groupe. Et surtout ne pas regarder en arrière. Ils n'ont que quelques minutes. Certains trébuchent, d'autres se tordent les pieds sur les galets glissants, étouffant un juron. Bachir se baisse pour ramasser une poignée de sable qu'il glisse subrepticement au fond de sa poche. Le geste est dérisoire mais c'est un peu de la terre de son pays qu'il emporte. Le froid accentue sa morsure. Au contact de l'eau les muscles se crispent, tétanisés. Surtout ne pas crier, même quand une vague plus forte que les autres vient les frapper de plein fouet. Des bras surgissent de nulle part et les hisse à bord, sans ménagement. Le temps est compté. Surtout ne pas être séparés. S'agripper au bastingage, à une corde, à une jambe, pour ne pas tomber malgré la houle. La traversée ne devrait prendre que deux à trois jours, c'est du moins ce que leur ont dit les passeurs au moment de recevoir l'argent. Il faut leur faire confiance. Et maintenant plus un mot, plus un bruit. Les garde-côtes sont nerveux en ce moment. Ils ont intensifié les patrouilles dans les parages. La semaine dernière il a fallu faire demi-tour après quelques heures de mer. Les passeurs risquent gros, alors les prix flambent, d'autant que les candidats au départ continuent d'affluer. Toutes les économies de la famille, patiemment accumulées, y sont passées. Combien ? Deux, trois ans de salaire, peut-être plus. Ne pas y penser, ne pas nourrir de regrets, il est trop tard pour rebrousser chemin et c'était la seule solution, on l'a assez dit et répété.

Bachir ne peut détacher ses yeux du tableau. Combien sont-ils ? Une vingtaine tout au plus, hommes et femmes, décharnés, abattus, hagards, exsangues pour certains, pitoyables. Juchés sur un radeau de fortune balloté par des flots déchainés, ils sont en sursis. Un corps inerte, blafard, semble glisser inexorablement hors de l'esquif, avant d'être happé par l'océan, sans que quiconque daigne lui prêter la moindre attention. Tout autour, des visages anéantis, pétrifiés, hideux. Le vent souffle en tempête. Le malheur a frappé et n'entend pas en rester là. L'heure n'est plus à l'entraide. L'heure est au chacun pour soi, à la survie, quel qu'en soit le prix, quelle qu'en soit l'ignominie.

Bachir ne connaît que trop bien l'histoire du naufrage de la Méduse. L'incompétence d'un capitaine imbu de sa personne qui n'a plus navigué depuis vingt ans. Des colons français qui vont prendre possession de comptoirs au Sénégal. Une frégate qui s'échoue sur un banc de sable au large de la Mauritanie. Cent cinquante passagers désignés pour s'entasser sur un radeau construit à la

hâte. Des vivres qui, faute d'être solidement arrimées, tombent rapidement à l'eau. La faim, la déshydratation, les plus faibles jetés par-dessus bord car il faut lâcher du lest. Des jours et des nuits d'errance, des cadavres qu'on découpe en lamelles, qu'on suspend aux cordages pour les faire sécher au soleil avant de les manger, car la survie de quelques-uns est à ce prix.

Bachir a toujours eu une bonne mémoire des dates et des chiffres. C'est utile quand on poursuit comme lui des études en histoire de l'art. On est en juillet 1816. Sur les quinze rescapés qui seront finalement secourus, cinq succomberont à leurs blessures. De ce naufrage, outre les dix survivants, il reste cette peinture, réalisée quelques années plus tard pour témoigner, dénoncer et finalement, plus puissante que n'importe quel réquisitoire, contribuer à la condamnation et à l'emprisonnement du capitaine jugé responsable du désastre.

La tempête tant redoutée s'est abattue avec une violence insoupçonnée, inhabituelle en cette saison. Le bateau, en raison du trop grand nombre de personnes qui ont embarqué à son bord, se cabre, commence à prendre l'eau, s'enfonce peu à peu au-dessous de la ligne de flottaison. On écope tant bien que mal avec des moyens de fortune. Plusieurs passagers ont déjà basculé par-dessus bord. A moins qu'à la faveur de l'obscurité on ne les y ait poussés ? C'est ce qui se murmure à voix basse et désormais chacun se méfie de son voisin. Une déferlante vient soudain par le travers, soulève le bateau comme un fétu de paille, le disloque, le renverse. Dans l'eau dont la température ne dépasse pas les dix degrés, Bachir a d'abord suffoqué. Il a coulé à pic avant de se reprendre, mû par un instinct de survie. Frénétiquement il a nagé, désespérément il a crié au secours, il a hurlé son désespoir, appelant dans la nuit sa petite sœur, sa mère, son père. En vain. Lui seul avait pris des cours de natation à l'école et savait à peu près nager.

On est en juillet 2016. Deux cents ans plus tard l'histoire balbutie. Sur les quelques cent cinquante candidats qui rêvaient de côtes européennes hospitalières, une dizaine seulement y sont parvenus. Bachir est de ceux-là. Journaux et télévisions se sont rapidement emparés de l'évènement, rivalisant de moyens pour diffuser des images qui allaient faire le tour de la planète et susciter l'indignation. L'opinion publique a été choquée, s'est récriée, a même protesté. Et puis le rideau est tombé pour laisser place à d'autres actualités. Le naufrage est venu rejoindre la longue liste des faits divers sans lendemain car cette fois personne n'a été puni ou jugé coupable de quoi que ce soit.

Bachir, d'un geste las, promène le faisceau de sa lampe sur le tableau qui l'hypnotise. Là une tête ensanglantée, là un corps mutilé, là encore un regard perdu, hébété, habité par la folie. Bachir ne peut contenir ses larmes, trop longtemps refoulées. La digue a cédé. Les images se brouillent. Tout devient confus. Ses yeux sont remplis de fatigue et de fièvre. Dans sa tête tout se mélange. A la proue du bateau, cet homme à la peau couleur d'ébène qui vacille mais se tient encore debout, qui s'accroche désespérément au mât, c'est lui, Bachir. C'est encore lui qui semble défier les éléments, qui scrute la mer avec obstination, qui entretient l'espoir, qui veut continuer d'y croire. C'est lui qui le premier aperçoit une voile, point minuscule à l'horizon. Les embruns fouettent son visage, le sel se fait mordant, il est obligé de fermer les yeux. Non, il n'a pas rêvé. Non, il n'est pas devenu fou. Il se retourne. Son père, sa mère, sa petite sœur, ils sont tous là, inconfortablement assis sur les planches disjointes du radeau. Ils le regardent, à la fois implorants et confiants. Étonnamment, douloureusement confiants. La voile grossit rapidement. Le bateau les a repérés et cingle dans leur direction. Ils vont être secourus, ils vont réussir la traversée, cela ne fait plus aucun doute maintenant. Ce n'est plus qu'une question d'heures. Ils se l'étaient promis. Le cauchemar va prendre fin. Et Bachir, séchant ses larmes d'un revers de la main, pour la première fois depuis trois ans, sourit.